

ELOI PINO

LE CHOA-OBOK (1878-1888)

par Florent LEBON

Parmi les hommes qui essaient vers les années 1880, de faire fortune à Choa, en y créant une entreprise commerciale, Eloi Pino est, sans doute, celui dont les aventures donnent la meilleure idée de la vie menée, à cette époque, par Soleillet, Brémond, Chefneux, Rimbaud ou Savouré.

Eloi Pino est capitaine au long cours et négociant. Son papier à lettres porte cette en-tête. Il pratique effectivement ces deux activités.

En 1878, il participe, déjà, à une tentative de commerce avec le Choa. Il commande la goélette l'«Orénoque», appartenant à la Maison Tramier, Lafage et C^{ie}, de Marseille. Brémond, l'un des employés de cette Société, est monté auprès de Menelik avec une caravane d'armes. Pino l'attend, en rade de Zeila, pendant plus de deux ans. En août 1880, il y croise Denis de Rivoyre qui fait escale avant d'aller découvrir Obok. C'est à peu près à la même époque qu'il accueille Alfred Bardey, négociant à Aden, et Pinchard son adjoint, qui partent installer un comptoir à Harar. En décembre de cette même année, Pino quitte Zeila, pour aller au-devant de Brémond, rentrant d'Ankober, chargé de cadeaux, de commandes et d'une lettre de Menelik II pour le président de la République.

En mars 1881, Pino monte au Choa.

En février 1882, Denis de Rivoyre, de passage à Aden, le rencontre dans ce port en compagnie de Brémond mais neuf mois plus tard, en novembre, Pino est à nouveau en Ethiopie. Il reçoit, à Ankober, Soleillet, venu saluer le Ras Govana. Pino est installé à son compte mais à la différence de Soleillet, Chefneux et Ilg, il n'est pas un des fournisseurs de Menelik II ;

il est lié au Ras Govana, le plus brillant des généraux du Roi. En échange d'armes, celui-ci lui accorde plus facilement des terres, des honneurs, le titre de Fitworari par exemple, que des thalers, ce qui n'enrichit pas Pino. Soleillet fait une description de la demeure de son hôte : « Cette habitation est composée de cinq grandes chaumières, au milieu de jardins ; au rez-de-chaussée d'une de ces chaumières, se trouve une pièce carrée avec des croisées qui ont des vitres : luxe inouï en Ethiopie, cette pièce est le salon, la salle à manger, la chambre à coucher du capitaine, mais le tout maritime-ment astiqué et briqué ». Ce logement, sans aucun doute fort modeste, devait être considéré, sur place, comme particulièrement luxueux. Son constructeur et premier occupant est un pasteur de la Société biblique de Londres, le Révérend Greiner. Pino le vendit ensuite à Soleillet. En 1885, il est occupé par Audon et Chefneux. Audon note « les fenêtres, grandes comme dix fois la main, les portes, le plafond, construites avec des débris de vieilles caisses ».

En 1882, Pino est très lié à un autre négociant français, aussi malchanceux que lui sans doute, Pierre Labatut.

Pino reste partisan de l'itinéraire de Zeila. En juillet 1883, quittant Faré, c'est encore ce port qu'il rejoint en 18 jours.

Au début de 1884, il utilise enfin la voie d'Obok. Le 4 mars il quitte la côte avec plusieurs dizaines de chameaux chargés d'armes. Chefneux et le capitaine Longbois, envoyé du président de la République au Roi de Choa, se joignent à lui. La caravane est lourde, près de 225 animaux de bât. Le déplacement dure plus de trois mois. Longbois n'annonce son

arrivés à Ankober que le 20 juin et décrit, ainsi, quelques péripéties du voyage : « ... Nos conducteurs, les négociants contrebandiers (il s'agit en l'occurrence de Pino et Chefneux) qui croyaient passer par Tadjoura, selon la promesse faite par le Vizir, apprirent qu'Aboubaker avait donné des ordres contraires et avait juré sur sa tête que nous ne passerions pas. Il a fallu faire un détour en s'enfuyant dans la montagne, ce qui nous conduisit par des chemins indescritibles ; les chameaux tombaient et obstruaient la route. Nous mîmes dans un endroit, une heure et demie pour gravir trois cents mètres... les branches des épineux déchiraient les ballots et n'épargnaient ni les habits, ni les mains, ni la figure. Il faut bien faire attention pour n'avoir pas les yeux crevés ; nous étions tous en lambeaux... Au pied de l'Ayado, endroit le plus peuplé que j'ai vu dans la plaine de Badou, où nous restâmes quelques jours, le vieux chef, qui est aussi sorcier, nous garda dans notre intérêt. Il voulait consulter l'oracle pour savoir si nous pouvions partir avec sécurité. Voilà le prétexte. La vérité est qu'il voulait me faire soigner ses yeux et m'extorquer un cadeau... ».

Fin juillet 1884, il redescend à Zeila.

En 1885, Pino entreprend un nouveau transport mais ce voyage est encore plus désastreux que le précédent. Il quitte Sagallo, le 10 avril, à la tête d'un convoi particulièrement important, encadré par 6 Européens et 200 Afar dont Mohamed, l'un des fils d'Aboubaker, pacha de Zeila. Pendant trois mois et demi, un record de lenteur, les fièvres déciment le personnel. 60 Afar et 3 Européens y trouvent la mort ; parmi eux, Joubert qui avait déjà fait, en compagnie de Pierre Arnoux, un long séjour chez Menelik. Audon, qui assiste à l'arrivée des survivants en fait la description suivante : « Ce ne sont pas des êtres vivants, mais plutôt des spectres, des fantômes, des visiteurs d'outre-tombe. Hâves, décharnés, l'œil éteint, ils tom-

bent plutôt qu'ils ne descendent de leurs mulets... ».

C'est en préparant cette expédition, que Pino adresse, à la Société de Géographie de Paris, une lettre dans laquelle il marque, à nouveau, sa préférence pour l'itinéraire Somali. Elle figure dans les « Comptes-rendus de la Société » comme celles qu'Aubry, Bardey, Henry, consul de France à Zeila, Rimbaud, Soleillet ou Monseigneur Taurin envoient, à la même époque, à cette Société.

En octobre 1885, Pino rejoint le Ras Govana, installé en pays Galla. Comme tout Européen vivant au Choa, il se présente, avant son départ, à Menelik, pour obtenir l'autorisation d'effectuer ce déplacement. Le Roi reçoit tous les étrangers qui arrivent sur ses terres. Il n'accorde pas toujours le droit d'aller et venir à celui qui, suivant l'usage, lui en fait la demande. A la limite, il interdit le retour en France à un homme qui lui rend service mais, par contre, il y envoie celui qui pourra y acheter les objets qu'il convoite.

En 1886, Eloi Pino accompagne à nouveau le Ras jusqu'au Wallaga. Il s'agit, cette fois, d'une expédition militaire ; elle dure de janvier à juillet et le retour du Ras et de son Fitworari auprès de Menelik II n'a lieu qu'au mois d'octobre. Cette campagne n'empêche pas Pino de toujours s'occuper du commerce des armes ; une partie des fusils, dont Labatut et Rimbaud préparent le transport à Tadjoura, dès la fin de l'année 1885, doit lui revenir.

En janvier 1887, il reçoit Jules Borelli, « dans sa hutte ». Borelli le considère comme « victime de ses excès de confiance dans les Amhara ». Il « ne réussit pas à obtenir justice contre ceux qui l'ont trompé ou volé » au sujet d'une vente d'armes.

Cet échec commercial n'enlève pas à Pino son désir de poursuivre les affaires. Son frère

ainé est, un certain temps, son associé en Ethiopie. Comme tous ses compatriotes, il s'intéresse non seulement aux armes, mais aussi à l'or, au musc et à l'ivoire ; il doit, pourtant, être le seul à avoir songé à introduire, en Ethiopie, le pigeon voyageur.

Fin décembre 1888, bien que la question du règlement des chassepots ne soit pas arrêtée, il décide de prendre quelques mois de repos en France, puis de revenir avec des marchandises chargées sur un bateau qu'il commanderait lui-même. Pino connaît tous les Européens installés au Choa ; ils sont si peu nombreux. Il travaille tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Au moment de son départ pour la France c'est à Rimbaud qu'il fait des offres de service.

L'une des dernières informations concernant Eloi Pino, apparaît sous la plume du Prince Henri d'Orléans, en février 1897. Bien que fort incomplète, en particulier non datée, elle a pourtant l'avantage de nous expliquer pourquoi Pino abandonne Obok et le Choa : « ...Plus heureux que Barral, Pinaud (*sic*), à trois jours de Djibouti, résista à une attaque de Somalis et tua seize des agresseurs. Comme on lui demandait, pour les ennemis tués, le prix du sang, il préféra ne pas revenir dans la contrée... ».

Pino, installé à Saint-Laurent de la Salanque, dans les Pyrénées-Orientales, conserve des intérêts dans la Colonie. En 1902, c'est Joseph Garrigue, président du Syndicat commercial de la Côte française des Somalis et conseiller du Commerce extérieur de la France, qui dirige, à Djibouti, la maison Pino-Garrigue.

JUILLET 1974

SOURCES

Henry AUDON :

- « Voyage au Choa, Abyssinie méridionale 1884-1888 », **Le Tour du Monde**, 2^{me} Semestre 1889 Paris, pages 113 à 160.

Jules BORELLI

- **Ethiopie méridionale - Journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama, septembre 1885 à novembre 1888** — Ancienne maison Quantin, Paris, 1890.

Louis DENIS DE RIVOYRE

- **Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah**. Plon, Paris, 1883.
- Articles et lettres, dans : **Bulletin de la Société des études coloniales et Maritimes**, Paris, 1880 à 1884.
- **Bulletin de la Société de Géographie et Comptes Rendus de la Société de Géographie**, Paris, 1882 à 1885.

Lionel FAUROT

- **Voyage au Golfe de Tadjourah. — Obock, Tadjourah, Goubbet Kharab**. Barbier, Paris 1886.

LONGBOIS

- « Rapport sur une mission scientifique au Choa ». **Archives des missions scientifiques et littéraires**, tome XIII, Paris 1887.

Eloi PINO

- « Lettre à la Société de Géographie de Paris ». **Comptes rendus de la Société de Géographie**, 1885, mai, Paris.

Paul SOLEILLET

- **Voyages en Ethiopie - Notes, lettres et documents divers. Janvier 1882 - Octobre 1884**. **Espérance** Coignard, Rouen, 1886.
- **Récit d'une exploration commerciale en Ethiopie - Obock, le Choah, le Kaffa**. **Dreyfous, Paris**, sans date (fin 1886 ?).